

Où il est question de paix, de renaissance et de liberté, mais surtout d'amour.

Ouverture :

Si nous sommes venus ici ce matin,
c'est peut-être parce que dire Dieu
ne nous est pas inconcevable et que...

Comment ai-je retrouvé l'essence même du christianisme, la jubilation ?

– demande le poète breton¹.

En vivant, en accomplissant mon métier...

en admirant l'univers,

en cherchant, cherchant toujours plus dans les œuvres de l'homme

le signe mystérieux de l'amour.

Toute vie est une quête...

la religion est voyage.

Ma foi est une méharée silencieuse et lyrique...

Que tout soit poésie,

que chaque créature vive et meure la bouche gorgée de bénédictions.

Tout se trouve en Tout,

dans l'herbe, dans l'arbre,

dans le mouvement de la houle,

dans l'horizon incendié du soleil couchant.

Tout est Bible, Testament, Signe.

Il faut avoir des yeux pour voir

et des oreilles pour entendre.

Et j'ajouterais :

il faut un cœur pour prier,

il faut une voix pour chanter la prière :...

Luc 15, 11-32 : La parabole du fils perdu et retrouvé

Jésus dit encore : Un homme avait deux fils.

Le plus jeune dit à son père :

« Père, donne-moi la part de fortune qui doit me revenir. »

Le père partagea son bien entre eux.

Peu de jours après,

le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu'il avait

et partit pour un pays lointain

où il dilapida sa fortune en vivant dans la débauche.

Lorsqu'il eut tout dépensé,

¹ Xavier Grall, L'inconnu me dévore, éd. Équateurs Littérature

une grande famine survint dans ce pays,
et il commença à manquer de tout.
Il se mit au service d'un des citoyens de ce pays,
qui l'envoya dans ses champs pour y faire paître les cochons.
Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes
que mangeaient les cochons,
mais personne ne lui en donnait.

Rentré en lui-même, il se dit :
« Combien d'employés, chez mon père, ont du pain de reste,
alors que moi, ici, je meurs de faim ?
Je vais partir, j'irai chez mon père et je lui dirai :
"Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ;
je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ;
traite-moi comme l'un de tes employés." »

Il partit pour rentrer chez son père.
Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému ;
il courut se jeter à son cou et l'embrassa.
Le fils lui dit :
« Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi,
je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »
Mais le père dit à ses esclaves :
« Apportez vite la plus belle robe et mettez-la-lui ;
mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds.
Amenez le veau engraisé et abattez-le.

Mangeons, faisons la fête,
car mon fils que voici était mort, et il a repris vie ;
il était perdu, et il a été retrouvé ! »
Et ils commencèrent à faire la fête.

Or le fils aîné était aux champs.
Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison,
il entendit de la musique et des danses.
Il appela un des serviteurs pour lui demander ce qui se passait.
Ce dernier lui dit :
« Ton frère est de retour,
et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé,
ton père a abattu le veau engraisé. »
Mais il se mit en colère ; il ne voulait pas entrer.

Son père sortit le supplier.
Alors il répondit à son père :
« Il y a tant d'années que je travaille pour toi comme un esclave,
jamais je n'ai désobéi à tes commandements,
et jamais tu ne m'as donné un chevreau
pour que je fasse la fête avec mes amis !
Mais quand ton fils que voici est arrivé,

lui qui a dévoré ton bien avec des prostituées,
pour lui tu as abattu le veau engraisé ! »
Le père lui dit :
« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi,
et tout ce qui est à moi est à toi ;
mais il fallait bien faire la fête et se réjouir,
car ton frère que voici était mort, et il a repris vie ;
il était perdu, et il a été retrouvé ! »

Il y a un mois – c'était le dimanche 11 septembre –, je vous ai présenté une prédication ayant pour texte de référence la parabole dite du *fils prodigue*, ou mieux encore vous avais-je dit du *fils perdu et retrouvé*, inscrivant de la sorte cet apologue à la suite des deux précédents, et donnant à l'ensemble de ce chapitre quinze de l'évangile de Luc une unité de sens dont la conclusion pourrait être la joie. Joie de retrouver ce qui a été perdu et qui, du coup, est devenu l'essentiel à travers le manque. C'est lorsque que quelque chose ou quelqu'un manque que l'on prend la pleine mesure de son importance. Même l'objet le plus ordinaire, et peut-être plus particulièrement celui dont on se sert tous les jours sans y prendre garde particulièrement, lorsqu'il est perdu, égaré, crée un manque difficile à combler. Une personne côtoyée tous les jours, même la plus discrète, qu'elle vienne à être absente et c'est l'univers du banal qui en est perturbé, c'est le cadre du quotidien qui est chamboulé.

Il me souvient qu'étant lycéen à Paris, je prenais le métro tous les matins à peu près à la même heure. Un jour, je me suis rendu compte qu'une jeune fille de mon âge vraisemblablement prenait elle aussi le métro à la même heure, sur la même ligne, dans la même rame, et que nous nous retrouvions dans la même voiture le temps de quelques stations. Elle aussi a dû réaliser cette concomitance. Un jour, nous nous sommes souri. Et voilà que sa présence, son regard, son sourire étaient devenus pour moi un rai de lumière dans cet univers de néon, une tâche de couleur dans ce sous-sol grisâtre, un moment de joie dans cet en-dessous de la terre. Nous n'avons jamais échangé de paroles, pas un mot. Être-là, l'un et l'autre, l'un à l'autre, nous suffisait. Un jour, elle n'a plus été là. Je l'ai perdue et jamais retrouvée. Amours adolescentes, peut-être. L'enfer, c'était les autres. Elles, c'était...

*Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour
De l'aube claire jusqu'à la fin des jours²...
De l'aube claire, même dans ces boîtes – en fer,
jusqu'à la fin du jour lorsqu'elle repartait – quelques minutes,
là où elle se tenait en sainteté de son apparition – éternité,
je ne l'ai jamais réellement perdue –
cette inconnue qui a pris place en moi.*

Vous allez me demander quel rapport avec la parabole puisque, en fin de compte, si j'ai perdue de vue cette jeune fille, nous n'avons jamais été l'un à l'autre, simple côtoiement éphémère ? Et pourtant, et pourtant... l'espace de quelques phrases, comme jadis de

² Jacques Brel, *Chanson des vieux amants*

quelques arrêts, je viens de l'évoquer, de l'envisager au sens d'Emmanuel Levinas, de lui donner de l'en-vie et du visage. Posant cette question, vous auriez raison : quel rapport ? Je vous répondrais qu'il y a de ces choses et de ces êtres que l'on perd d'une certaine façon et qui cependant sont toujours là, présence mystérieuse ; et qu'il y a aussi des choses ou des êtres que l'on ne perd pas, et qui pourtant n'ont jamais vraiment été-là, présence équivoque.

C'est précisément le cas du fils aîné de la parabole. Je vous avais promis d'y revenir. Nous y voilà.

Intéressons-nous d'abord à la structure de la parabole. Elle est clairement en deux sections qui suivent une introduction. Celle-ci commence par *un homme avait deux fils*. Voilà le cadre posé. Il y a un homme – qui n'est pas explicitement désigné comme *père* – et deux fils. Ce n'est qu'une fois que le fils cadet appelle cet homme *père* que le récit peut le désigner comme tel. Souvenons-nous alors que le père n'est père que lorsque ses enfants l'appellent ainsi. La psychanalyse dirait plutôt qu'est père celui que la mère désigne comme tel, et la parabole de poursuivre : et que les enfants appellent père à leur tour. Ce père institué par son fils donc, accède à la demande du cadet.

Il s'en suit la première partie de l'histoire qui concerne exclusivement ce fils puîné avec son départ, ses déboires, son retour et la fête. La parabole aurait pu en rester là et se terminer par cette belle phrase de conclusion dans la bouche du père : *mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ; et ils se mirent à festoyer*. Ainsi, nous aurions une parabole complète sur ce fils prodigue, perdu et retrouvé ; fils qui ne cesse d'appeler *père* son père. Ce à quoi le père répond en le restituant dans son être de *mon fils*. Et la joie de déborder.

Mais la parabole se poursuit avec l'autre fils, l'aîné.

Jusque-là, les choses étaient limpides, elles vont se compliquer, y compris dans le vocabulaire. Elles auraient pu être dans la clarté du retour, l'aîné aurait pu être heureux de retrouver son frère. Oh, il aurait pu râler un peu parce que la fête avait commencé sans lui, mais pas de quoi fouetter un chat. Au contraire, tout va aller de mal en pis. L'aîné se met en colère – qui n'est jamais bonne conseillère, dit la sagesse populaire. D'une colère qui peut paraître justifiée à première lecture, mais qui n'est pas bien orientée à lecture plus attentive.

En préambule, souvenons-nous qu'une colère a souvent pour point de départ un sentiment d'injustice, un sentiment de dépossession ou de privation de quelque-chose ou d'un statut. J'ai le souvenir d'un de mes enfants criant à *l'injustice mondiale* parce que son frère avait eu je ne sais plus quoi, et pas lui. J'imagine ne pas être le seul parent à avoir été confronté à une telle situation. Injustice mondiale ! aurait pu s'écrier l'aîné. La colère exprime un sentiment de privation, de dépossession qui va bien au-delà de l'objet pour concerner le sujet. Une personne qui crie à l'injustice se sent déposséder de son être, de son statut, privée d'un de ses droits. Elle ne peut qu'être en colère... encore plus si elle se sent incomprise ou non-entendue, être le sujet d'un déni.

Dans la parabole, cette dépossession ne vient pas des autres, mais de l'aîné lui-même. Contrairement à ce qu'affirmera plus tard l'existentialisme, l'enfer ne vient pas des autres, il peut être en chacun. Le fils aîné porte en lui son propre enfer, et ce malgré les paroles qui auraient pu l'en faire sortir. Il est comme sourd. Il n'entend rien à rien, sauf à son ressentiment... et son ressenti lui ment, car, comme il m'est déjà arrivé de le dire ici, il aurait dû réaliser que toujours l'enfer-me-ment !

Reprenons cela posément. Tout est question de vocabulaire et tout commence par la désignation de *ce fils de lui* – sous-entendu du *père* –, *l'aîné*. Le voilà bien défini dans l'ordre de la filiation, c'est son identité, plus même c'est son être : il est le fils aîné du père. Les choses sont dites. Il appelle un *garçon* pour savoir la cause de tout ce tintamarre, cette musique et ces chants. Et le garçon de répondre que c'est parce *le frère de toi* est arrivé et que *le père de toi* a fait tuer le veau gras. Chacun est bien défini dans son être, tout est clair dans l'esprit du garçon et dans le récit.

Mais pas pour l'aîné. Malgré les multiples répétitions de *père*, ce n'est jamais dans la bouche du fils aîné. Il aurait pu commencer son propos, comme son puîné : *Père...* Mais non, c'est comme si ce mot lui brûlait la bouche, comme s'il ne se sentait pas fils. La suite confirme cette impression. Pour parler du cadet, il ne dit pas *mon frère*, mais *ton fils*. Comme si le père n'avait qu'un fils et ce n'est pas lui. Comme s'il ne se sentait rien dans cette famille, le voici réduit au néant. D'ailleurs, il l'exprime : *je te sers depuis tant d'années*. Sous une forme verbale, c'est le même terme que celui utilisé par le père lorsqu'il fait appeler ses serviteurs – comprenez ses esclaves. À son propre regard, l'aîné n'est pas fils, il se sent esclave !

Pourtant, il a en lui la certitude d'avoir été exactement en conformité avec ce qu'un père peut attendre d'un fils, d'un aîné qui plus est : d'une obéissance sans faille, d'une fidélité exemplaire, sans une contestation, sans une revendication – c'est pas comme l'autre –, sans une vague, rien, le calme plat... ou plutôt un encéphalogramme plat. Voici donc ce fils aîné qui se pensait modèle et qui tout à coup réalise qu'il a toujours été à côté de la plaque et qu'il lui faut remettre en cause sa ligne de vie. Et ça, pour lui, c'est insupportable. Il avait le sentiment d'avoir été omniprésent là où en vérité il a été le grand absent, alors que son frère qui s'est absenté a toujours été présent dans le cœur du père, au point où celui-ci le voit revenir, même de loin.

Le père, son père, l'entend, l'écoute et le reprend, dans tous les sens de ce verbe. Il est prêt à tout recommencer à zéro avec lui. *Enfant*, lui dit-il, avec une pointe d'affection. C'est que, justement, l'amour est ce qui rend présent l'absent et évite au présent d'être enfermé dans l'absence mensongère. Et l'enfer du métro parisien ou d'ailleurs ne peut rien contre lui.

Alors, quand montera en nous la colère, cherchons à en savoir l'origine véritable, au risque d'être surpris. L'apaisement est à ce prix.

Quand nous serons dans la toute-puissance, souvenons-nous que l'enfant à tout l'avenir devant lui, tous les possibles, et que nous, nous n'avons rien que l'illusion d'être. La renaissance est à ce prix.

Quand nous aurons en nous la certitude d'avoir raison, permettons-nous l'évasion de l'hérésie, osons le grand air. La liberté est à ce prix.

Maintenant, ces trois choses demeurent : la paix, la renaissance et la liberté. Mais la plus grande, c'est l'amour.

Envoi & bénédiction

À quoi ça sert d'être chrétien ? – se demande Lytta Basset³.

*Peut-être à donner aux autres le sentiment qu'ils sont irremplaçables,
puisque nous avons besoin d'eux, de leur coupe d'eau,
de leur puissance-guérison, de leur accueil.*

³ Lytta Basset, *Méditations de pleine confiance*, éd. Bayard 2022, p.244

Et encore ?

*À nous laisser délivrer des « démons » qui faisaient la loi en nous
sans même que nous en soyons vraiment conscients,
à devenir assez libres à notre tour
pour nous réjouir du bien que tout être humain peut faire aux autres,
quelle que soient son appartenance –
et j'ajouterai à soi-même.*

Bruneau Jousellin, pasteur